

Yeux fertiles

Number 85, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14756ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (85), 141–149.

KIM DORÉ

La dérive des Méduses

Les Intouchables, 1999, 76 p.

Bateau ivre, albatros, lac, filles-commandos-bandées, tavernes médiocres et tirs de semonce sur les pauvres littérateurs du moment constituent les éléments symboliques de la parfaite routine du poète vengeur, agressif, narcissique et avide de spectateurs outrés. Il faut que celui-ci tue symboliquement l'autre afin d'exister proprement à son tour. Meurtre du père, névrose régressive au passage à l'âge adulte, fixation au stade sadique-anal, tout le jargon maintenant dépassé de la psychanalyse s'est ingénié à décrire ses états tout compte fait bien naturels dans une société faite d'humains. Malheureusement on ne peut éviter aisément ce genre de manifestation lorsqu'il s'agit de poésie puisque la pratique de celle-ci demande une certaine dose d'audace, une réelle volonté d'énoncer une parole vibratoire et courte, mal entendue, dans un contexte de surabondance de l'offre devant la demande. Mais ces textes de révolte, ces poussées d'effervescence ne peuvent atteindre leur but que s'ils réussissent à percer la carapace de la pensée personnelle, de l'élan authentique, qui seuls produisent de la poésie vraie.

Une certaine poésie urbaine, revancharde, clinquante et lourde, rescapée des limbes des plus belles années de la contre-culture, s'est trouvée une niche aux éditions Les Intouchables dans la collection Poètes de brousse. On éprouve une certaine gêne devant cette poésie qui, en général, privilégie l'hostilité et une colère juvénile en réponse aux multiples contingences avec lesquelles la réalité contemporaine nous oblige à transiger. Cette gêne provient du fait qu'il nous semble vital, dans notre monde de vitesse, brouillon, nourri d'informations édulcorées, de favoriser la réflexion, l'arrêt sur image plutôt que l'énervement chaotique et les assauts maladroits sur des moulins défraîchis. La nécessaire justesse du poème survient lorsque l'on emploie plusieurs avenues personnelles, bien différentes les unes des autres, qui viennent de par leur ensemble transformer la pâte des textes en morceaux de curiosité, en morceaux irradiants que l'on ne saurait s'empêcher de préserver, de thésauriser. Pourtant, de mauvais émules de Gauvreau, de Vanier, d'Artaud et de Ginsberg envahissent nos librairies en espérant qu'on les écoute avec sérieux. Certes, la

poésie est une demeure brusque, un hôpital éloigné où l'on entend parfois des gargouillis, des pleurs, des rires, de longues plaintes violentes. On ne naît pas poète sans avoir envie de crier, sans trouver nécessaire d'admirer une certaine folie, sans vouloir s'insurger des milliers d'injustices qui gravitent autour de nos vies. Mais la parole du poète ne peut porter qu'à condition qu'elle se douche de ses masques d'emprunt, de ses tics d'admiration et de ses cris dans le vide qui ne font que cacher à celui qui les émet le propre silence esthétique et poétique de ce qu'il énonce.

Soyons justes, tout n'est pas noir au royaume de ces sires et de ces dames. Une nouvelle venue aux Intouchables, Kim Doré, nous offre, compte tenu de son jeune âge (elle n'a que vingt ans), un merveilleux opus, une œuvre qui, par sa belle densité et son lyrisme maîtrisé, nous laisse à espérer pour l'avenir de la jeune poésie québécoise.

La dérive des Méduses est un recueil qui explore plusieurs thèmes. On y retrouve des textes portés par une colère sourde, des textes sensuels, livrés aux symptômes de l'amour, des textes en forme d'appel, quelques cris, quelques exercices de style et plusieurs poèmes intrigants de beauté. Nous ne sommes pourtant pas en présence d'un fourre-tout, aussi surprenant que ce rapide tour du propriétaire le laisse entendre. L'intérêt du recueil provient de cette tension poétique toujours maintenue, de ce fil bien solide et à plus d'une occasion totalement personnel, sinon, à tout le moins, bien habité par la poète.

Dans la première partie, *Les nouveaux crimes*, nous suivons une voix qui, de poème en poème, se raconte, parfois s'insurge devant la «Toute-Puissance logique des chromosomes / frauduleuse splendeur d'un théorème» (p. 17). On y parle de suicide préservé, d'échos de génocide mais sans matraquer le lecteur avec des idées passe-partout. Doré ensemine ses poèmes de levure d'insoumission, de sel de cynisme mais sans aucunement gêner le défilement du texte, la marche du poème.

On lit ces pages comme si nous passions à travers une identité opaque qui se veut volontairement fugitive, qui évite de peser sur ce qu'elle avance afin de laisser à la poésie son droit de cité. On y parle de Télétubbies, de dépanneurs, de tavernes, de vie urbaine tout en donnant une place prépondérante aux faits et gestes de l'autre. On reste avec l'impression que ces nouveaux crimes sont ceux des mathématiques,

de la raison glaciale, des repoussoirs de toutes sortes nés de la mélancolie palpable de l'auteure. Déjà l'amour ne se vit plus dans la naïveté; en fait, rien n'est plus naïf, et c'est cette tombée, cette chute dans ces rapports «agoniques» avec l'autre qui forge la personnalité de cette voix, qui chuchote des choses graves puisque issues des éternelles tragédies que provoque la vérité.

Chaque poème se révèle comme un labyrinthe syntaxique dans lequel on se perd puis on revient, fasciné par une justesse qui parfois nous dépasse. Ces chemins tortueux, ces marches dans la nuit nous sont rendus avec grâce dans un des plus beaux poèmes du recueil qui clôt cette première partie, «J'écris pour toi aussi». Texte qui donne l'impression d'une invite au lecteur tout en restant visiblement pris dans le registre amoureux: «à midi mon amour on te repêchera / près de la côte où fêtent les vivants / des rescapés de rien / des mystères beaux comme toi / là où je t'endosse de lèvres et d'écart / tu confesseras peut-être ce qui brûle quand tu ris / ce que le feu dérobe à ton corps pour survivre» (p. 28).

Doré dialogue avec les auteurs qu'elle cite et leurs œuvres. Dans la seconde partie, elle entreprend une douce rêverie sur le personnage d'Aurélia et de son créateur, Nerval. Ce poème est d'ailleurs le texte qui donne son titre au recueil, *La dérive des Méduses*. L'auteure célèbre cette œuvre trempée d'onirisme et parle même d'espèces de rites chamaniques, de danses effectuées en l'honneur du peintre d'Aurélia et de sa créature.

Que ce soit au sujet de Burroughs, de Poe, ou de Josée Yvon, on rencontre dans ce livre de justes hommages à ces grands fondateurs de mythes, à ces mélancoliques professionnels qui ont préféré moudre de l'aigreur et fondre sur leur propre labyrinthe identitaire dans le seul but de laisser au passage une œuvre écrite et belle. Entrecoupée de scènes de réveil, cette section plonge sans vergogne dans l'imagerie du rêve et de ses limites.

Dans les deux dernières parties du recueil, *Le laboratoire mystique* et *Métamorphoses à la chandelle*, on recroise des poèmes amoureux, d'autres plus politiques tel «Human interest» (qui est d'ailleurs moins réussi), des poèmes-jeux tels «Funeste fiction» et «B.A.-BA», et des poèmes introspectifs.

On retient de ce recueil la main assurée de l'imaginaire qui, malgré quelques passages obligés dans des eaux contesta-

taires qui ne collent pas avec la voix profonde qu'on décèle dans l'œuvre, dessine de justes arabesques, de silencieux méandres qui servent la poésie. Kim Doré est-elle «Parée pour le bal» de l'aventure littéraire? Nous le croyons. D'ici quelques années nous verrons si elle a «choisi de poursuivre avec les yeux qu'[elle a]», «l'entropie du labyrinthe percé» et la précision des «couloirs terrestres» (p. 73).

Bertrand Laverdure

ÉLISABETH VONARBURG

Le lever du récit

Les Herbes rouges, 1999, 49 p.

Les médias semblent gênés par la poésie. Une espèce de malaise relié à ce genre sourd parfois des entrevues avec des poètes lors de certaines émissions de radio. J'entends ici, bien sûr, les émissions culturelles d'importance, celles qui font partie du circuit obligé que préparent les attachés de presse dignes de ce nom. On traite la poésie comme un passe-temps de dilettante, un prétexte pour inviter des écrivains qui ont la cote, des romanciers méritoires ou des dramaturges dans le vent. On invite Alexis Martin à *Indicatif présent* pour parler de sa dernière pièce et puis on termine l'entrevue en soulignant, sans plus d'information, qu'il vient de publier un recueil de poésie aux éditions Triptyque, *Des humains qui bruissent*. On invite Élisabeth Vonarburg à la même émission et on lance subrepticement à la toute fin de l'entretien, après avoir longuement parlé de la réédition de son classique de science-fiction féministe aux éditions Alire, *Chroniques du pays des mères*, que madame Vonarburg s'est permis d'écrire un recueil de poésie intitulé *Le lever du récit* aux éditions Les Herbes rouges. En fait, madame Vonarburg a dû ajouter elle-même, juste avant que se termine son entrevue, qu'elle venait de publier un recueil de poèmes aux Herbes rouges ! Elle a donc pratiquement volé du temps en ondes pour annoncer la publication de sa plaquette de poésie !

Nous ne croyons pas qu'il s'agisse nécessairement d'œuvres marquantes, ou qu'il faille donner une analyse littéraire

nourrie de théorie afin de faire apprécier ces morceaux de poésie malgré tout très valables. Ces deux recueils sont issus d'une génération spontanée, d'une poussée émotive particulière, vive, rivée au deuil; que ce soit la mort d'une mère chez Vonarburg ou la fin difficile d'une relation amoureuse chez Martin. Peut-être cette peur de l'émotivité irréfléchie arrête-t-elle de faire fonctionner l'insatiable curiosité de l'animatrice visée, dans une espèce de compromis privilégiant une pudeur vertueuse? Ce qui nous paraît peu probable. La seule réponse valable nous semble une gêne causée par un malaise. Un malaise simple à définir: comment allons-nous parler de ça? Qu'allons-nous soutirer de ces plaquettes iridescentes, que pouvons-nous avancer que l'auteur n'a pas lui-même exprimé selon ses désirs dans ses propres poèmes? Nous comprenons qu'il s'agit d'auteurs que l'on associe à d'autres genres littéraires et qui y ont fait leur marque. Mais justement, pensons-nous, puisque l'on n'invite pas les poètes en ondes pour parler de leurs œuvres, nous aurions souhaité que ces figures du monde littéraire s'étant adonnées à la poésie bénéficient d'un traitement digne de leurs efforts! Si l'on ne peut faire passer la poésie en ondes par la bouche d'un inconnu, que les écrivains «vedettes» aient au moins la chance et le temps de se justifier, eux, de parler de cet art que l'on dit mort ou attardé ou insipide! Que l'on trouve des liens avec leurs œuvres non poétiques, qu'on leur fasse lire des vers, qu'on leur pose des questions sur leur perception de la poésie, que l'on traite avec eux d'un problème ou deux de composition! On ne fait pas fuir les gens cultivés qui écoutent ce type d'émissions en étant sérieux et attentifs à la poésie! Des gens comme Yvon Montoya à CIBL (maintenant chroniqueur au magazine *Ici*) ont pris le risque de parler de poésie avec des poètes, et ce, sans rogner sur la qualité de leur intervention ni faire fuir leur auditoire.

Bien sûr, notre but n'est pas ici d'intenter un procès aux médias. D'autres le feront à notre place en des lieux plus appropriés, si tant est que la poésie puisse y trouver son dû, ce qui reste à prouver... Cette digression un peu longue se voulait plutôt une mise en contexte, une introduction. Madame Vonarburg a écrit un beau recueil de poésie: cristallin et léger, eurythmique et senti. Parlons-en.

Voilà donc qu'une romancière de science-fiction se plonge dans les eaux mouvantes de la poésie contemporaine.

Certes, ce type de jonglerie poétique s'avoue toujours implicitement comme incursion dans un genre plutôt qu'attaque d'un nouveau terrain littéraire. À l'exemple de Robert Lalonde qui s'est aussi mouillé en 1991, avec *Baie de feu* aux Écrits des Forges, nous ne croyons pas que la romancière soit tentée de récidiver. Non pas que le talent ne soit pas présent – la qualité de son travail n'est pas remise en cause – mais l'appel de la poésie nous semble ici circonstanciel. La poésie est tentante pour les écrivains que l'on considère comme des stylistes, qui manient la plume avec la fougue de l'espoir et une imagination débridée, mordante. Nous resterions surpris de lire un recueil de poésie d'Arlette Cousture ou de Paul Ohl, bien qu'on ait assisté à la naissance poétique de Claude Jasmin aux éditions Lanctôt et à celle de Mistral (rendez-vous manqué)... Bref, Vonarburg, Martin et Lalonde étaient déjà sensibles de par leurs intérêts d'écrivains à ce type d'expression littéraire. Leur incursion en poésie, quoique inattendue, ne reste pas si surprenante qu'il n'y paraît.

Élisabeth Vonarburg, habituée aux univers tirés tout droit de ses mythologies personnelles, nous restitue ici dans *Le lever du récit* des bribes de ces moments où les paysages naissent de rien, où les métamorphoses géologiques et humaines viennent se river aux émotions du narrateur témoin de son propre deuil. D'entrée de jeu, Vonarburg nous indique d'où lui vient ce besoin de poésie, de quoi ses poèmes se sont nourris : «mais aujourd'hui / je suis en prison / quatre mots quatre murs // ma mère / est morte» (p. 8). Nous entrons dans un univers endeuillé, nous allons donc suivre les méandres émotifs qui résultent de cet état, nous allons être témoins des constructions et des paysages qui se forgeront au cours de cette marche vers nulle part qui caractérise la parole des survivants, la parole de ceux qui restent. Des poèmes courts, quelquefois de trois lignes, viennent jouer sur la portée de l'imaginaire des danses justes, énigmatiques et douces. On sent une grande sensibilité derrière chacune de ces pièces. Tout au long de ce recueil, qui ne regroupe qu'une quarantaine de poèmes, Vonarburg nous convie à quelques parades littéraires. Certes, ces références à Apollinaire (arbre cou cassé, p. 7) et cette inversion de perspective du mythe d'Orphée sont là pour rassurer les amateurs du genre de la légitimité de son périple. Néanmoins, ces jeux autoréférentiels,

quoique facultatifs, ne suscitent nullement l'agacement puisqu'ils sont toujours amenés avec goût et justesse.

Dans un registre tout à fait romantique, les métaphores hivernales abondent, la glace et la neige, le froid et la cristallisation essaient ici et là des signes de désolation, de solitude, viennent souligner les tricheries de l'inconscient. Des parcelles de l'enfance partagée avec cette mère surgissent à quelques occasions et font rouler une eau de regret, une eau de «mémoire antimatière» (p. 24). L'auteure use de mots scientifiques évocateurs, amis inséparables du romancier de science-fiction, pour trouver des voies nouvelles qui expriment la diversité de ses états. On devine la profondeur de vue de la romancière et son souffle romanesque lorsque certaines lignes posent le problème de la complexité de nos systèmes de référence face à la mort et montrent la brume dans laquelle l'imagination, tout en nous nourrissant, nous laisse parmi les vivants. Pendant la lecture du recueil, nous avons l'impression, parfois, d'assister à la naissance d'un pré-univers, d'être invités à partager ces douloureux moments d'avant la naissance d'un récit. Tel que Vonarburg l'écrit dans son tout dernier poème, *Le lever du récit*: «venir en coupe d'or / avec l'élégance de l'oubli / avec le moins de pensées claires / toucher les fibres de la force / traquer la blancheur / une histoire / mine de riens // Qu'elle m'étonne / la simple chute du feu / derrière mes pages» (p. 47). Très loin de la mièvrerie, sobre et à quelques moments presque en suspension, tout en restant absolument moderne, le petit recueil d'Élisabeth Vonarburg est une belle surprise. On y voit plus qu'un exercice de détente, qu'une vacance du roman épique; on y décèle une sensibilité intelligente à l'œuvre respectant ce fragile équilibre que nécessite la vraie poésie. Ce qui ne peut que donner envie d'aller explorer les univers fantastiques de ses romans dont nous ne connaissons la qualité que par ouï-dire.

Bertrand Laverdure

CHARLOTTE GINGRAS*Les sorts*

Éditions Vent d'ouest, 1999, 138 p.

Le recueil de nouvelles *Les sorts*, de Charlotte Gingras, paru aux éditions Vent d'ouest, réserve à qui le lit sa large part de surprises et d'émoi contenu, à mesure que le récit progresse. C'est que l'écriture épouse parfaitement le rythme auquel évoluent les personnages des récits. Chaque nouvelle ouvre sur un être poussé dans ses derniers retranchements, qu'il s'agisse d'une enfant, d'une jeune fille, d'une moins jeune femme ou encore d'un homme. D'entrée de jeu, le personnage marche sur la corde raide de la survie obligée. Il doit survivre à l'instant qui meurt, survivre à un présent qui l'étouffe, à un passé dont on ne saura rien sinon qu'il l'a fait mort-vivant. Pour la plupart, les personnages ainsi touchés sont à la limite de leurs efforts, presque sur le point de basculer dans la folie ou l'illusion d'une réalité contrefaite. Ceux qui les côtoient, s'il en est, se voient gagnés par leur extrême inconfort, et le lecteur de même.

L'écriture économe et précise bâtit un décor et un univers de façon si concrète que le danger, psychique ou réel, trouve vite un lieu pour se répandre. C'est dans cette atmosphère de tension qu'éclateront des violences ou des désespoirs que le corps et l'esprit ne parviennent plus à résorber. La toute petite de «*Encore une fois*» incapable de retenir ses vomissements, sa mort; la jeune femme du «*Blue Mykonos*» assénant un coup fatal pour couper court à une rage étouffante; Maude aux prises avec ses cauchemars atroces dans «*Ne réveillez pas le chat qui dort*».

L'étrangeté du calme initial ne suffit pas à orienter le lecteur: le retournement est imprévu, parfois cassant, souvent inquiétant, ou encore chargé de possibles divers, dont un certain bonheur, comme dans «*Le paradis*», ou le calme apaisant de la très belle nouvelle «*Le Beautiful*».

Le recueil de Charlotte Gingras parle de sorts-limites mais nullement improbables, du sort advenu à qui se retrouve en marge, à contre-courant, ce qui advient à celui ou celle qui n'appartient pas ou plus. Tout ce qui contrevient est pourtant décrit dans une langue voulue sans écart marqué, une langue surtout habile à nous mener rapidement au cœur du danger, à notre insu. Rien de factice dans ce danger, au contraire. Par

la puissance combinée de l'écriture et de l'imaginaire, l'auteure nous convie à prendre acte d'une réalité autre, à voir, jamais assez vue, à découvrir en emboîtant le pas de Janis, de la taïchiste, de Jade, de David, de ces personnages «infiniment modestes» mais combien chargés. Tout le mérite de leur intérêt tient à l'écriture sensible et efficace de la nouvelliste.

Hélène Lépine